

Elle était femme du sébastocrator Andronic, le second fils du basileus Jean Comnène, et c'était, comme la plupart des grandes dames de ce temps, une personne fort instruite et qui avait le goût des lettres. Elle a été en relations avec quelques-uns des plus illustres écrivains de son temps. C'est à sa demande, et pour elle, que Constantin Manassès a écrit sa chronique versifiée, et dans le prologue de cet ouvrage l'auteur a célébré comme il convenait la princesse « très amie des lettres » (φιλολογωτάτη), toujours avide d'accroître l'étendue de ses connaissances, passionnée des livres, fervente admiratrice de l'éloquence, et qui consacrait à la science l'essentiel de sa vie. Il a vanté pareillement sa libéralité et les multiples cadeaux qui, ainsi qu'une rosée, venaient sans cesse reposer la fatigue des écrivains qui travaillaient pour elle : et il faut ajouter, car cela est rare à l'époque, qu'il a fait à sa protectrice ces compliments avec une sobriété et une discrétion que lui-même a pris soin de souligner : « Je m'arrête, écrit-il, de crainte que quelques-uns ne jugent mon discours par trop empreint de flatterie » : allusion évidente aux adulations incoercibles d'un Théodore Prodrome et de ses pareils, où se manifeste en même temps l'opinion un peu méprisante qu'avaient de ces poètes courlisans les hommes de leur temps.

Instruite et libérale, Irène avait autour d'elle tout un petit cercle de gens de lettres. Comme elle demandait à Manassès de lui apprendre l'histoire, ainsi elle chargeait Jean Tzetzés de commenter pour elle la Théogonie d'Hésiode et les poèmes d'Homère ; et à son intention, comme jadis il avait fait pour l'impératrice Irène, l'érudit grammairien composait,